



Youcef

ou La légende du septième dormant
de Mohamed Chouikh

Fiche technique

Algérie - 1993 - 1h45

Couleur

Réalisation et scénario :

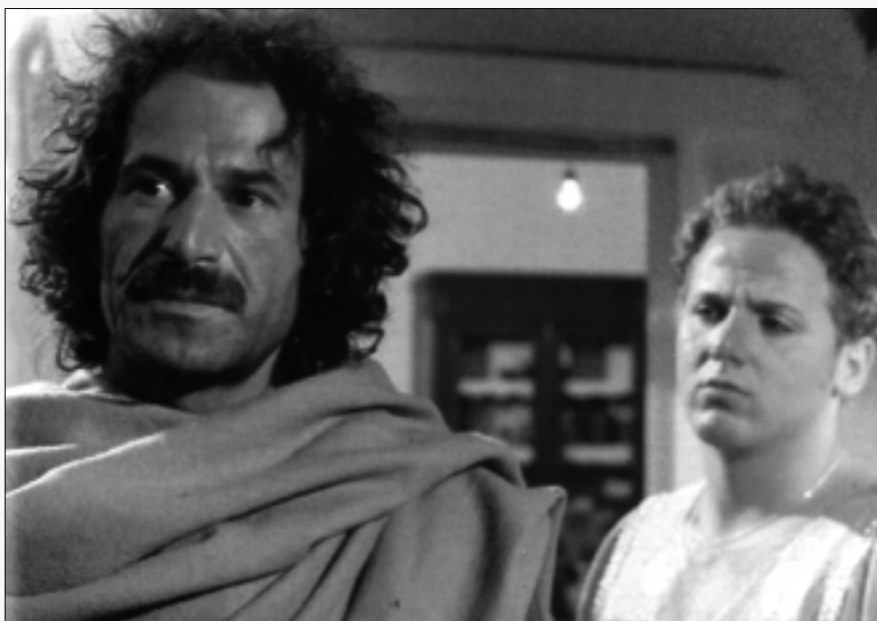
Mohamed Chouikh

Photo :

Allel Yahiaoui

Montage :

Yamina Chouikh



Musique :

Khaled Barkat

Interprètes :

Mohamed Ali Allalou

(Youcef)

Selma Shiraz

(Aicha)

Youcef Benadouda

(Amin)

Dalila Helilou

(Fatima)

Mohamed Benguettaf

(Ali)

Azzedine Medjoubi

(Lyes)

Résumé

En terre d'Islam comme dans la chrétienté existe une légende aux termes de laquelle sept hommes demeurèrent endormis pendant près de trois siècles. A leur réveil, les choses et les gens avaient bien changé...

En Algérie, aujourd'hui, un homme s'évade d'un asile psychiatrique situé aux portes du désert. Youcef est un combattant qui se croit toujours prisonnier de l'armée française. Le temps pour lui, s'est arrêté en 1960. Youcef rejoint donc ce qu'il croit être son maquis. Au fond d'une grotte, il retrouve les ossements de ses camarades...

Critique

Les soldats perdus sont toujours des révélateurs forts des situations politiques, autant de celles qui les ont abandonnés que de celles qui les ont recueillis. Youcef est un indépendantiste algérien oublié trente ans durant dans un asile pour cause d'amnésie et qui s'évade un jour dans un pays où les luttes n'ont guère changé d'objet même si les combattants ont troqué leurs drapeaux. La force de la fable politique de Mohamed Chouikh vient de son étrangeté même, de ce réveil inopiné auquel Youcef ne comprend rien car pour lui l'Algérie est toujours aux mains des

L E F R A N C E

colons, le FLN un mouvement de libération, la femme l'égale de l'homme. En cela Youcef est un pur qui n'a pas vu son rêve d'indépendance sombrer dans la corruption du pouvoir, qui ne sait pas que son armée de résistants est devenue complice des oppresseurs, que son pays est en état de guerre civile plus ou moins larvée entre une population rendue apathique par trente ans de parti unique et un islamisme intégriste et totalitaire. Mohamed Chouikh joue de tous les aspects de son récit pour donner corps à sa fable : il sait mettre en scène aussi fortement l'idéalisme militant et généreux de Youcef que son ridicule face à certaines situations dont la compréhension lui échappe. Le sujet pourrait être universel mais le réalisateur sait l'ancrer dans une réalité politique et géographique très concrète, une réalité historique et culturelle également, en prenant pour base de son scénario une légende présente aussi bien dans le Coran que dans la Bible. Au-delà des intentions, Mohamed Chouikh sait filmer avec une véritable rigueur d'écriture ce destin brisé : on se souviendra des beaux plans, angoissants et mystérieux, des scènes inaugurales, dans l'asile, et de ceux, à l'étrangeté vaguement dérisoire, de la caverne d'où Youcef tente d'appeler à la rescousse le haut commandement d'une révolution dont il est le seul, lui l'amnésique, à garder le souvenir.

Didier Roth-Bettoni
Mensuel du Cinéma n°15 - Mars 1994

Une des meilleures surprises du festival fut sans conteste **Youcef ou La légende du septième dormant** de Mohamed Chouikh, réalisateur algérien dont on avait pu voir il y a quelques années (avec beaucoup d'intérêt déjà) **La Citadelle**. De Youcef, on ne sait au départ que peu de choses : enfermé, battu, il hurle "je suis un prisonnier politique", puis s'échappe et part à la recherche de ses amis de combat. L'Algérie qu'il traverse semble en guerre. Dans les rues, on manifeste pour la défense du pays et, dans un village, une femme volage pleure son enfant tué. Mais à Youcef qui accuse les colons, on répond : "Non, ce sont tes frères qui ont fait ça". Cette atmosphère mystérieuse et inquiétante finit par trouver une explication inattendue : Youcef s'est en réalité échappé d'un asile où il avait été interné à la suite d'une grave blessure qui lui avait fait perdre la mémoire, il y a trente ans, pendant la guerre d'Algérie. Ceux qu'il prenait pour les ennemis d'hier sont les extrémistes islamistes d'aujourd'hui et le pays qu'il redécouvre n'est pas celui qu'il rêvait de construire. De ce scénario habile lui permettant de décocher d'utiles flèches cinglantes, Mohamed Chouikh a tiré un film à l'imagination fertile qui, avec un plaisir communicatif, joue sur toute la gamme des situations (dramatiques, émouvantes ou même comiques) rendues possibles par l'amnésie de son héros. La force romanesque précède ainsi le message qui n'en a que plus d'impact et, si la fable va très loin (Youcef, devenu l'incarnation d'un nouvel espoir, d'un combat renaissant, meurt assassiné), la mise en scène n'est pas davantage à court d'arguments (comme dans ce beau moment où, pour prouver à Youcef que l'indépendance a été proclamée, on lui montre un extrait de **La Bataille d'Alger** de Gillo Pontecorvo). C'est la clé de la réussite de **Youcef** : être un bon film, indépendamment de l'importance que lui confère d'emblée son grave propos (Mohamed Chouikh l'a dédié à l'écrivain

algérien Tahar Djaout, qui avait défendu son projet en commission de censure et a été assassiné il y a quelques mois).

Frédéric Strauss
Festival de Venise
Cahiers du Cinéma n°472 - Octobre 1993

Entretien avec le réalisateur

Le spectateur ne peut avancer dans l'histoire sans heurter un symbole propre à notre culture. Avez-vous pensé à un public étranger ?

Il faut garder la spécificité propre à notre culture certes, mais aussi ne jamais occulter l'aspect universel. Sans dénaturer l'histoire, le film doit être vu par un maximum de gens. **La Citadelle** est algérien, de culture arabe, mais a été vu dans de nombreux festivals étrangers et a reçu de nombreux prix. **Youcef**... raconte l'histoire d'un homme différent qui ose exprimer des vérités blessantes. L'époque importe peu.

Ce film a été réfléchi bien avant **La Citadelle** mais la conjoncture politique d'avant 88 ne permettait pas de faire des films contre le ou les pouvoirs. Aujourd'hui, c'est possible et on exploite cette chance.

Le personnage est au début du film, problématique, nous ne saurons le situer ; quelle a été votre démarche ?

Je voulais que l'ambiguïté subsiste longtemps dans le film. Il faut se placer dans la logique du personnage encore victime de son univers. La raison intervient quand Youcef découvre l'horreur que produisent les anciens combattants et l'espace répressif dans lequel ils se meuvent. Le nouveau Che Guevara est un romantique mais a des réactions explosives qui restent paradoxalement toujours inoffensives. Il se met à changer les mentalités mais peut-on remettre sur le bon chemin des guerriers

transformés en "contrebandiers" comme cela apparait dans le film ?

A travers ce long métrage, c'est toute ma peine pour les morts nobles, pour la révolution propre, qui est exprimée.

Youcef n'est-il pas quelque part le Boudiaf de l'Algérie à son retour ? Trop de situations le rapellent ?

Mon personnage est amnésique. Boudiaf, lui, fut accusé de ne pas connaître son pays. Mais tout comme Youcef, l'engagement de rétablir la justice est vain. L'assassinat clôturera son passage dans un pays dans lequel il avait placé sa confiance. Paradoxalement, en réalisant le film, je ne savais même pas où se trouvait le président défunt.

Il n'y a pas de parti pris dans le film. Le cameraman se contente de jouer le rôle de spectateur. Quel est votre avis ?

Les faits que j'évoque dans la fiction sont tirés de la réalité. Je montre un état où le constat d'échec de la société est visible. Je l'analyse, sans malheureusement proposer de solutions, je n'en ai pas. D'ailleurs, je n'ai pas à apaiser les consciences de certains. Youcef dérange, il n'a pas de parti pris, il n'a de dépit pour personne, tout le monde a sa part de responsabilité. Pas de consensus. C'est l'histoire d'un homme qui a tout édifié sur les principes fondamentaux des droits de l'homme.

Après avoir pris les armes contre l'injustice, mené une guerre de libération dans le tourment d'une lutte inégale, il est blessé, soigné et oublié dans un asile psychiatrique au Sahara, où il demeure amnésique, la mémoire lui revient comme s'il sortait d'un profond sommeil pour se retrouver dans un cauchemar carcéral -, le temps n'ayant nullement altéré son sentiment combatif, il reprend alors l'initiative et s'évade pour continuer sa noble tâche. Sa douleur est grande lorsqu'il découvre que le monde est devenu encore plus féroce pour les siens. N'ayant plus de contact avec ses

anciens compagnons, il décide alors de mener tout seul la guerre afin de rendre justice aux opprimés tel un Don Quichotte.

Mais la surprise est grande lorsqu'il découvre que son pays, qu'il croyait occupé, est indépendant depuis longtemps et l'indépendance n'a rien changé à ses yeux.

Extrait d'entretien par R. Benbouzid
El Watan (Algérie) - 10 Novembre 1993

Le réalisateur

Est né à Mostaganem, le 3 Septembre 1943. Il a 11 ans en 1954, quand débute la guerre d'Algérie.

En 1962, l'indépendance est proclamée, Mohamed Chouikh rejoint une troupe de théâtre (qui deviendra le Théâtre National algérien). Il s'engage activement avec d'autres artistes pour la construction du théâtre et du cinéma en Algérie.

En 1965, Mohamed Chouikh joue dans l'une des premières grandes réalisations algériennes : **L'aube des damnés** de René Vautier et Ahmed Rachedi. En 1966, il interprète le rôle de Lakhdar (le fils) dans **Le vent des Aurès** de Lakhdar Hamina. Le film a le prix de la première œuvre à Cannes. Jusqu'en 1970, Mohamed Chouikh se consacre essentiellement à sa carrière d'acteur au théâtre et au cinéma. C'est le film de Michel Drach : **Elise ou la vraie vie** d'après le roman de Claire Etchrelli qui le révèle au public français.

1972 est une étape décisive ; Parallèlement à sa carrière d'acteur, Mohamed Chouikh se met à écrire et fait l'apprentissage des métiers du cinéma en participant à divers tournages. Il réalise ses premiers films pour la télévision algérienne : **L'embouchure** (1972) et **Les paumés** (1974). 1982 : il est

l'assistant réalisateur de Mohamed Lakhdar Hamina pour **Vent de sable**. Le film est dans la sélection officielle à Cannes. 1983 : **Rupture** est présenté à la quinzaine des réalisateurs à Cannes. Il devient «professionnel» du cinéma auprès de l'organisme d'Etat : L'O.N.C.I.C. qui deviendra plus tard le C.A.A.I.C. (Centre Algérien pour l'Art et l'Industrie Cinématographique) . Il réalise divers courts métrages et documentaires. 1989 : **La Citadelle**. Présenté dans 70 festivals internationaux le film remporte une vingtaine de prix. 1993 : **Youcef** présenté au festival de Venise et Berlin... 1997 : **L'arche du désert** première présentation en compétition au festival de Locarno...

Dossier distributeur

Filmographie

L'embouchure	1972
Les paumés	1973
Rupture	1983
Maquam Echahid	1984
La citadelle	1989
Youcef	1993
L'arche du désert	1997